

Sur les côtes de Terre-Neuve

1. SYLVANUS

DONNA MORRISSEY

SYLVANUS

Traduit de l'anglais (Canada)
par Laurent Boscq

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Sylvanus Now*
Éditeur original : Penguin Random House Canada
© Donna Morrissey, 2005

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2024

ISBN : 978-2-283-03918-2

À Milton, Verna et Paul, ses bébés.

*Viens. Je regardai, et apparut un cheval noir.
Celui qui le montait tenait une balance dans sa main.*

*Et j'entendis une voix [...] qui disait :
Une mesure de blé pour un denier,
et trois mesures d'orge pour un denier ;
mais ne fais point de mal à l'huile et au vin.*

*Et je me dressai sur le sable de la mer.
Puis je vis monter de la mer une bête
qui avait dix cornes et sept têtes,
et sur ses cornes dix diadèmes,
et sur ses têtes des noms blasphématoires.*

Apocalypse selon saint Jean 6.5 ; 6.6 ; 13.1

PREMIÈRE PARTIE

SYLVANUS

Printemps 1949 – Été 1953

La valeur d'un homme

Ce matin-là, le dernier jour avant les vacances d'été, Sylvanus Now venait d'atteindre quatorze ans. Il franchit en courant les portes de l'école, quitta dans son doris le paisible rivage de l'anse de Cooney Arm, alla à l'aviron à travers l'étroit goulet qui protégeait la crique et mit le cap sur les eaux agitées de l'océan Atlantique. Bien plié dans la poche de son pantalon, il avait le bon de commande pour son costume de confirmation (en attente chez le commerçant) contre trente-deux quintaux de morue séchée et salée, et entre ses pieds, deux bobines de fil de pêche armées par des dandinettes à morue.

Quand il eut ramé un demi-mille le long de la côte accidentée, il mouilla l'ancre à un jet de pierre de l'embouchure du petit ruisseau de Pollock's Brook. Enroulant les deux lignes autour de ses mains, il laissa les dandinettes couler à pic de part et d'autre, en regardant disparaître les hameçons, plus argentés qu'un ventre de hareng. Puis il se mit debout, les pieds bien calés de part et d'autre du fond plat de son doris, et commença de dandiner, avant-bras gauche en haut, avant-bras droit en bas, avant-bras droit en haut, avant-bras gauche en bas. Trente-deux quintaux de morue. Cent douze livres au quintal. Il pensait pouvoir y arriver.

Au bout de cinq minutes à peine, il ferra une prise du côté gauche.

Il poussa un grognement de satisfaction, se rassit sur son banc et remonta le poisson. Au moins dix livres. Le bon calibre pour être mis en vente une fois séché. Nouveau grognement satisfait. C'était ça qui le comblait, cette immédiateté, car en même temps qu'il décrochait l'hameçon de la bouche du poisson, il évaluait sa propre valeur – contrairement à toutes ces heures passées sur des livres d'école, à étudier des lettres et des chiffres auxquels il ne trouvait aucun sens.

Tirant son couteau à vider de sa botte en caoutchouc, il trancha la gorge de la morue et la saigna, en maudissant les mouettes qui piquaient en hurlant autour de lui. Un claquement d'aile passa si près de son visage qu'il brandit sa lame vers les yeux jaunes menaçants. Puis, il déposa le poisson au fond de son bateau, relança la dandinette et se campa de nouveau sur ses jambes – avant-bras gauche en haut, avant-bras droit en bas, avant-bras droit en haut, avant-bras gauche en bas ; en haut, en bas, en haut, en bas –, robuste silhouette dans les vêtements cirés noirs de son père, inébranlable malgré le tangage du doris, son surôit enfoncé sur les yeux le protégeant du soleil tandis que les fous de Bassan, telles des flèches noires en contre-jour, plongeaient plusieurs mètres sous sa coque avant de rejaillir en tenant dans le bec les capelans censés appâter les morues.

Quatorze livres. En une journée de pêche, il devrait rapporter au moins un demi-quintal. À ce rythme, le temps de la découpe, du salage et du séchage des morues sur le rivage prendrait tout l'été, pensait-il, avant de pouvoir retourner chez le commerçant pour marchander le prix du costume – car il ne comptait le payer que *trente-deux* quintaux de

poisson, et non les quarante-deux demandés. Peut-être qu'il n'était pas très doué pour apprendre dans les livres, et qu'il écrivait ses chiffres et ses lettres à l'envers, tapant sur les nerfs des professeurs et des adultes qui essayaient de lui faire perdre cette mauvaise habitude ; en revanche, il pouvait passer un temps fou à calculer la quantité de bûches nécessaires pour remplir un vide sanitaire de quatre mètres sur quatre, ou la durée de salage dans un bain de saumure, ou encore le nombre d'heures de travail qu'il fallait pour tailler et coudre un costume de taille quarante, et les quintaux de poissons équivalents pour faire un échange équitable.

Une nouvelle touche – puissante. Très puissante. Excité, il se pencha au-dessus du plat-bord et releva sa ligne, une main après l'autre, jusqu'à ce qu'il distingue à une brasse de profondeur les yeux vitreux d'une morue qui frétillait de la queue de manière désordonnée alors qu'on l'extirpait du fond saumâtre, plus haut, toujours plus haut, jusqu'à ce qu'elle finisse par émerger dans la lumière éblouissante du soleil.

« Allons bon, qui voilà ? » s'étonna-t-il à voix haute, en sortant à moitié de l'eau une morue de quarante livres au dos brun luisant et au ventre laiteux enflé de frai. Un poisson mère. Il était rare que des morues pleines mordent à la dandinette, trop occupées d'habitude à chercher de quoi se nourrir sur le fond et à se préparer à frayer. Il décrocha respectueusement l'hameçon de la bouche de la femelle pleine qui se débattait en silence, la remit à l'eau et observa le soleil se refléter une dernière fois sur ses branchies et son ventre indemne gonflé d'œufs disparaître à nouveau dans les profondeurs. Il se sentit fier car elle assurait la fécondité de l'océan, et malheur à celui-là qui profanait le ventre d'une mère. Les dieux lui sourirent, et la minute suivante,

il remontait une autre morue d'une vingtaine de livres, deux fois le poids normal de celles qu'on pêchait d'habitude à la dandinette, et la bascula dans son bateau, le cœur battant.

Deux heures plus tard, il avait les paumes brûlées par le fil de pêche et les épaules voûtées à force de dandiner. Avant d'être emporté par la mer (en même temps qu'Elikum, son grand frère), son père aurait continué à pêcher jusqu'au jusant. Et le soir venu, il aurait fait une deuxième sortie en mer pour remplir son doris, et serait rentré tard, de nuit, travaillant encore plusieurs heures pour ébrouiller, tailler et mettre sa prise dans la saumure. Peut-être que moi aussi, se dit-il, je reviendrai pour la prochaine marée. Quand j'aurai éviscéré, découpé et mis à saler ma pêche du matin, avec un bon repas de Mère dans le ventre, ça se pourrait bien. Et peut-être que d'ici la fin de l'été, j'arriverais moi aussi à dandiner debout toute la journée sans ressentir ni douleur ni envie, comme Père.

Peut-être. En attendant, il lui restait juste assez de forces pour saigner un ultime poisson, lever l'ancre et contraindre ses bras plombés à soulever ses avirons hors de l'eau. Les épaules douloureuses, il rama contre un grain qui se levait, souquant plus ferme pour louvoyer dans les eaux houleuses qui obstruaient toujours l'étroit goulet. Après un dernier coup de rames, il hissa celles-ci à l'intérieur de la coque et se laissa glisser vers la grève de Cooney Arm. Et ainsi qu'il avait vu faire ses aînés après qu'ils avaient franchi le goulet quand le temps se gâtait, il se mit debout et leva la tête comme pour saluer les collines coiffées de bois qui protégeaient du vent et des vagues les rares maisons nichées dans l'anse.

Mais le salut de Sylvanus ne ressemblait pas à celui de ses aînés, et le coup de vent qu'il venait d'affronter n'était

qu'une petite brise comparé aux grains qu'ils avaient traversés. Son salut à lui était un signe de fierté, car bien qu'il soit rentré des dizaines de fois avec quinze à vingt livres de morue pour faire bouillir la marmite maternelle, cette fois, il en rapportait au moins cent vingt livres – un peu plus d'un quintal – après seulement quatre heures de pêche. Une prise de vrai pêcheur, pour sûr, destinée à son troc avec le boutiquier. Cette pensée aimanta de nouveau ses yeux vers les collines. Et contrairement à ses aînés, il dirigea plutôt les yeux sur sa droite, vers le ravin rocheux où s'écrasaient les milliers de mètres cubes d'eau écumante dégringolant du haut de sa paroi, avant de traverser la prairie et de se jeter dans les bras accueillants de la mer nourricière qui les avait ramenés à bon port, son butin et lui. L'eau. Le sang de Dieu, comme disaient les anciens. En cet instant de fierté, Sylvanus Now aurait donné jusqu'à sa dernière goutte de sang pour marquer sa gratitude.

Trois mois plus tard, une fois les trente-deux quintaux de morue livrés et entreposés dans la remise du commerçant, il se hâtait de rentrer chez lui, tout bouffi de satisfaction, avec son costume soigneusement emballé dans du papier kraft. Eva, sa mère, l'accueillit à la porte. Elle avait des cheveux poivre et sel ramenés en chignon sur sa nuque et des yeux gris pâle surmontés par les mêmes sourcils noirs brillants qu'elle avait légués à tous ses fils. Fièremment, il sortit le costume de l'emballage – il l'avait demandé trois tailles trop grand en prévision de ses dernières années de croissance –, le déplia devant elle et lui annonça qu'il arrêta l'école pour devenir pêcheur à plein temps.

Eva soupira. Il était son enfant impuni, celui qui avait jailli tout tremblant de son corps vieillissant quand les autres

étaient déjà grands, un mois après que son mari et son fils aîné s'étaient perdus en mer. Elle était déjà trop fatiguée pour lui courir après lorsque, sachant à peine marcher, il s'était mis à ouvrir les portes et les barrières pour aller gambader sur la plage en braillant pour que Manny, son troisième plus grand fils, l'emmène avec lui. Et ce fut en vain qu'elle avait protesté lorsque Manny, qui avait encore du duvet au menton, mais le cœur plus grand que ses larges épaules, chagriné par ce jeune sans père, l'avait emmitouflé dans un ciré qui lui tombait sous les genoux et porté dans sa plate, où il avait attaché une ligne à chacune de ses mains potelées, puis avait pris la mer vers les zones de pêche. Mais aujourd'hui, alors que son fils encombrait son entrée, souriant comme un idiot en tendant son costume, avec ses cheveux et ses sourcils noirs touffus qui accentuaient l'air buté qu'il avait gravé sur le visage depuis la naissance, elle se contenta de passer devant lui d'un pas tranquille en enfilant ses gants de jardinage.

Sylvanus accrocha son costume au linteau de la porte et quitta la maison. Il descendit le sentier vers l'appontement et l'échafaud où son père salait son poisson, et dans lequel personne n'avait mis les pieds depuis sa noyade. Il entrouvrit la porte. À l'intérieur, l'air trouble empestait la saumure. Il remplit ses poumons sur le seuil, attendant que ses yeux s'habituent à la pénombre et donnent peu à peu forme au capharnaüm épars devant lui.

Coquillages et poulamon

Son costume lui apporta beaucoup plus qu'un certificat de confirmation. S'il ne s'était pas senti honteux de laisser un si bel habit suspendu à sa porte, il ne l'aurait jamais porté. Mais en ce samedi soir, quatre années plus tard – alors qu'il barrait son nouveau bateau de neuf mètres propulsé par un moteur hors-bord quatre temps en direction de Ragged Rock et du bal organisé par Eb Rice dans la nouvelle dépendance qu'il bâtissait à côté de sa maison –, il lui allait comme un gant. Quand il arriva, il y avait déjà beaucoup de monde à l'intérieur, et la porte était inaccessible.

Il joua des coudes pour se frayer un chemin au milieu des garçons amassés devant une fenêtre, puis regarda à travers la vitre maculée de traînées de peinture. Et ce fut là qu'il la vit. Debout, appuyée contre le mur opposé, observant les gens qui grouillaient autour d'elle ou dansaient au rythme d'un accordéon. Elle était petite et pâle ; pourtant, la blancheur de sa peau semblait absorber la lumière de la salle, ce qui renforçait son éclat et transformait tout le reste en ombres grises et mouvantes. Bien qu'elle se tienne à l'écart, elle attire l'attention, pensa-t-il en voyant les autres lui lancer des regards curieux. Elle ne manquait pas non plus de suffisance, car chaque fois qu'elle croisait un regard

dans la lumière vacillante, elle détournait les yeux avec arrogance, le menton haut, et replongeait les pauvres âmes fautives dans des nuances de gris. Elle était fière, aussi ; il s'en rendit compte quand Rubert Bladwin effleura sa poitrine alors qu'il passait devant elle pour aller chercher un verre de bière. Elle lui tapa sur les doigts, il éclata de rire ; elle lui tourna le dos avec ostentation, mécontente. Puis, les bras croisés pour protéger la courbe de ses seins, elle s'éloigna vivement, et quand elle croisa les regards désapprobateurs de plusieurs danseurs, elle se mit à chalouper exagérément des hanches. Comme si elle les sentait dans son dos, elle s'approcha de la fenêtre derrière laquelle était collé Sylvanus et décocha un sourire aussi indifférent que spontané. Sylvanus y fondit pourtant telles les ailes d'Icare dans le soleil.

C'était comme s'il était enterré dans une tombe et que, en projetant sur lui un seul rai de lumière, elle l'avait ouvert en deux et ramené à la vie. Les autres garçons essayèrent de le repousser, mais il refusa obstinément de bouger, l'observant quand elle finit par accorder une danse, ses yeux aimantés par la soie verte ondulante de sa robe lorsqu'elle se laissa emporter par le fox-trot. Et plus tard, pendant la nuit, elle continua de valser dans ses rêves, et au petit matin, son chant de sirène pesant sur son bras qui tentait d'agiter ses dandinettes, elle le nargua encore en dansant sur les flots, sa peau rayonnante de lumière étincelant dans le soleil. Que la mer était bleue alors qu'elle se déhanchait, et que le parfum des pins était suave. Et la brise semblait une douce caresse sur son front enfiévré.

« Syllie, bon Dieu. Tu es devenu dingue ? » s'écria son frère Manny ce matin-là en découvrant Sylvanus appuyé contre la porte de l'échafaud, les yeux levés au ciel, le visage

déformé par un large sourire. Il s'ébroua comme pour se réveiller et feignit de s'occuper du loquet de la porte pendant que Manny, franchissant le portail de leur mère, s'approchait de lui sur le sentier.

« Viens, on passe chez Jake, dit Manny. Ambrose rentre juste de St. John's. Il s'est payé un nouveau bateau, un palangrier.

– Ambrose ? Où a-t-il trouvé le cran de faire un truc pareil ?

– Le cran de quoi ? pouffa Manny. De s'acheter un palangrier ? Essaie de rester le cul posé sur une goélette pendant plusieurs semaines de suite. Pas compliqué d'avoir du cran quand tu as des hémorroïdes et des escarres qui te pourrissent le cul. C'est un beau rafiot, en plus. Neuf mètres, deux fois plus petit qu'une goélette.

– Les palangriers, les goélettes : pour moi, c'est du pareil au même, répondit Sylvanus en secouant la porte pour vérifier qu'elle était bien fermée.

– Du pareil au même ? T'as qu'à voir ces bonnes vieilles grosses goélettes qui font parfois du surplace pendant des semaines en attendant qu'un souffle de vent gonfle leurs voiles. On verra bientôt les dernières disparaître, maintenant qu'on a du diesel.

– N'empêche. Pour moi, il n'y a pas de différence.

– Vraiment pas ? Bon sang, Syllie, les goélettes ont des voiles, les palangriers ont des moteurs. Ça fait pas une différence, ça ? Les unes restent plantées dans l'eau des jours entiers et envoient les marins pêcher sur les doris pendant que les autres lancent leurs filets directement depuis le pont. Sur les unes, on sale le poisson à bord, alors que les autres le vendent frais directement à la conserverie.

Et douze hommes embarquent sur les unes, contre huit sur les autres...

– D'accord, d'accord, le coupa brusquement Sylvanus. Mais comme je l'ai dit, c'est toujours la même chose. Des gars qui triment sur un pont, en train de hurler et de s'agiter pendant des jours et des jours.

– Je t'ai parlé de diesel, jeune crétin. Du diesel. Avec son moteur, Ambrose pourra rentrer tous les soirs, rempli jusqu'au plat-bord de poissons pris dans ses beaux filets tout neufs. Tu es bien le fils de Père – tu n'entends que ce que tu as envie d'entendre. »

Manny se dressa devant son cadet. Le duvet qui adoucissait autrefois son menton était à présent une barbe drue et grisonnante, mais il se fendit du même grand sourire rassurant qu'à l'époque où il portait dans ses bras le petit Sylvanus emmitouflé dans un ciré à bord de sa plate. « Allons-y, avant que Jake ne siffle toute la bière, dit-il en balançant un coup de poing dans le bras de son petit frère avec une telle force qu'il lui tira une grimace de douleur, et surveille tes paroles, les chalutiers ont encore déchiré nos filets et il est plutôt soupe au lait.

– *Plutôt*, tu rigoles ? Ce mec est bourré de bile.

– Tu l'as dit. Et quand il bouge, ça fume, fit Manny en s'engageant sur le sentier. Alors, tu viens ? appela-t-il, tandis que Sylvanus traînait derrière, peu enclin dans l'immédiat à avoir de la compagnie. Bon sang, pourquoi tu demandes pas à Am une place sur son palangrier ? Tu deviens comme Père, tu as les jambes arquées à force de dandiner. »

Sylvanus sourit, examinant la porte une dernière fois, puis il emboîta le pas à son frère en prenant garde d'éviter les poussins et les poules qui se chamaillaient près du portail.

« Comment ça va, tout le monde ? » salua Manny en débouchant à l'angle de la maison de Jake. Avec leur ami Ambrose, leur frère aîné hissait une barrique sur des tréteaux posés côte à côte à l'intérieur d'une remise à bois couverte de toile. Sylvanus redressa un rondin du pied et s'assit, tandis que Manny se précipitait pour les aider à porter le tonneau. Ainsi érigée sur le côté de la maison, la remise protégeait efficacement du vent, et le large rabat attaché au-dessus de la porte comme un auvent ménageait un abri contre tout ce que la météo pouvait faire tomber du ciel. Bien qu'il n'y eût pas de feu allumé par cet après-midi ensoleillé, Sylvanus, les coudes appuyés sur les genoux, se pencha vers le vieux tiroir à cendres rempli à ras bord enfoncé dans la terre, qui servait de brasero. Une fois la barrique installée, Manny et Ambrose prirent place autour du foyer éteint, en piaffant d'impatience devant la mousse couronnant les chopes de bière que Jake remplissait au tonneau et leur faisait passer.

« Voilà bien un truc que Père t'a appris, vieux crabe, dit Manny en aspirant la mousse. Comment brasser une bonne bière. Je porte un toast à ton nouveau bateau, Am. » Il leva sa chope.

Jake leva la sienne à contrecœur, ses yeux gris – qu'il tenait de sa mère – paraissant plus âgés au-dessus de ses joues creuses et de ses pattes hirsutes. « Encore un truc pour déchirer nos filets, dit-il. Tout le monde achète des palangriers. »

Ambrose secoua la tête. « Les chalutiers ne font pas de pêche côtière, rétorqua-t-il calmement. Ils resteront à bonne distance – à soixante milles des côtes.

– C'est vrai, approuva Manny. À soixante milles. Ça laisse pas mal de place à ceux, comme nous, qui pratiquent

la petite pêche avec nos trappes et nos dandinettes. Ça serait bien si on pouvait obliger les chalutiers à rester à cent milles au large – ou même à respecter les trois bon Dieu de milles de distance où la loi dit qu'ils ne devraient pas pénétrer.

– Trois milles, renifla Jake. La distance idéale pour un bon coup de canon – parfaitement, un coup de canon, répéta-t-il devant l'air dubitatif sur le visage de Sylvanus. C'est la portée d'un canon : trois milles. Et du temps de Grand-Père, si jamais un bateau étranger dépassait cette limite, ils te disaient d'envoyer ces salauds par le fond, sans problème. Aujourd'hui, on n'a même plus le droit de leur expédier des boulets dans le cul. »

Manny s'esclaffa. « Rigole pas, mon pote, l'avertit Jake. Parce que c'est exactement ce qu'ils font, les étrangers. Ils rigolent. Nos lois sur la pêche datent de saint Pierre, le patron des pêcheurs. Bon sang, essaie juste de tirer un orignal et tu verras ce qui te tombera dessus : tu finiras au cachot.

– Fais gaffe, ne t'énerve pas trop, dit Manny alors que des taches rougeâtres empourpraient les longues pommettes saillantes de Jake. Mon gars, tu ressembles à une poule en train de couver. Tiens, sers-m'en une autre. » Il jeta le dépôt dans le cendrier et tendit sa chope à son frère.

« Une bonne guerre, dit Jake en haussant le ton. C'est ça qu'il nous faut. Un nouveau conflit avec quelques dizaines de mines dans le coin – ça maintiendrait ces salauds au large de nos côtes si on en faisait exploser quelques-uns. Parce que je te promets que, pendant la guerre, on n'a jamais eu de problème de filets quand les chalutiers étaient bloqués à terre ; jamais aucun problème.

– Mais oui, mon petit, c'est ça qu'il nous faut : une autre bonne guerre », dit Manny sur un ton moqueur en faisant

un clin d'œil à Sylvanus. Jake voulut l'interrompre, mais se contenta de roter en bavant un filet de bière sur son menton. « Vas-y, gars, sers-toi un autre biberon. Et va chercher un mouchoir, parce que tu vas finir par chialer si tu continues à causer de ces chalutiers. À ton avis, Am, ils sont combien au large ?

– Cinq cents », répondit Ambrose du tac au tac. C'est un gars des Pêcheries qui me l'a dit l'autre jour.

– Cinq cents. Bonté divine. »

Ambrose hocha la tête.

« En tout cas, ça t'a fait réagir, dit Jake. Et la semaine prochaine, quand tu les trouveras amarrés au large de ton appontement, ça ne te fera pas marrer. Ah ça non, tu ne rigoleras pas à ce moment-là. »

Sylvanus réagit à son tour. « Cinq cents, dit-il lentement. Tant que ça ? » Il se tassa sur son rondin, essayant de visualiser cinq cents navires d'une vingtaine de mètres avec leurs chaluts de trois cents mètres. Les filets, il ne les avait jamais vus, mais il arrivait sans peine à imaginer les dégâts qu'un seul pouvait causer – avec ses trois cents mètres calés sur le fond et ses mâchoires maintenues béantes par de grands panneaux de bois lestés de fer –, délogeant les rochers et nivelant les crevasses et les affleurements, écrasant et ensevelissant des myriades de poissons et leur habitat sur son passage, forçant ceux qui vivaient au fond à remonter dans sa gueule géante, parmi lesquels ces poissons mères aux ventres gonflés d'œufs pas encore pondus. Et maintenant, se dit-il, essaie de visualiser cinq cents fois le même filet labourant les zones de frai. Et il se redressa sur son rondin, visiblement troublé.

« Combien de poissons ils prennent, alors ? demanda Ambrose.

– Beaucoup, mon pote. Des tonnes. Et ils en rejettent aussi des tonnes à l'eau. Directement par-dessus bord. S'ils prennent de l'aiglefin alors qu'ils veulent de la morue, ils le rejettent. S'ils prennent de la morue alors qu'ils veulent de l'aiglefin, ils la rejettent. Des tonnes. Ils gaspillent des tonnes de poisson. Tu peux me croire, je les ai vus souvent faire quand je naviguais sur des goélettes. » Il marqua une pause, ses yeux protubérants les fixant tour à tour avec méfiance. « Et il y a aussi ceux qu'ils perdent, quand leurs filets se déchirent à mi-chemin sur leurs ponts, et – *pfuit !* – tout repasse à la baille. Et alors, il n'y a que les mouettes qui se régalent.

– Bon Dieu, et les gars des Pêcheries, ils voient tout ça ? »

Jake ricana. « Comment peux-tu voir quoi que ce soit quand tu as la tête dans le cul ? Si les gars des Pêcheries faisaient ce pour quoi ils sont payés, ils interdiraient toute embarcation de plus de dix mètres à moins de cinquante milles au large – ou plus loin. Bon sang, c'est ce qu'ils font dans d'autres pays, alors... »

Une porte claqua, il grimaça et se tut, comme tout le monde, lorsqu'une femme aux larges épaules apparut, telle la lumière de l'aube mettant un terme à l'intimité de la nuit.

« Ils recommencent à ferrer des mouettes à l'hameçon ! s'exclama-t-elle en colère, ses yeux en alerte glissant sur les autres pour se planter dans ceux de Jake.

– Qui ? Qui ferre les mouettes ? demanda Jake.

– Les garçons, qu'est-ce que tu crois ? rétorqua-t-elle d'un ton sec en désignant les jeunes regroupés sur la plage. Vas-y, dégage-les de là, ou je jette ton dîner aux chiens ! » Elle retourna à grands pas dans la maison et claqua la porte derrière elle.